



HAL
open science

Émotions et subjectivités décoloniales : les preuves d'un avantage épistémique

Julien Quesne

► **To cite this version:**

Julien Quesne. Émotions et subjectivités décoloniales : les preuves d'un avantage épistémique. La production du savoir : formes, légitimations, enjeux et rapport au monde, Sep 2019, Nice, France. halshs-02422692v2

HAL Id: halshs-02422692

<https://shs.hal.science/halshs-02422692v2>

Submitted on 12 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Émotions et subjectivités décoloniales : les preuves d'un avantage épistémique

Julien Quesne, Université du Québec à Montréal

Résumé

Les émotions, à travers leurs empreintes sociales, culturelles et cognitives, engagent le ou la chercheur, consciemment ou non, dans des intuitions et des directions qui ne sont jamais neutres. Les émotions agissent en amont du processus de rationalisation à travers la prise de décision, le raisonnement, le langage, la mémoire. Elles fonctionnent comme un guide (Damasio, 2005), existent sous la forme de concepts, et à travers leurs marquages culturels et moraux, orientent, consciemment ou non, ces processus (Turner, 2000). Cette bi-dimensionalité sociocognitive des émotions met en évidence le rapport subjectif fondamental qui accompagne toute relation de recherche. À ce titre, les différentes positions des théoriciennes féministes du point de vue situé (Hill Collins, 2016 ; Wilkins, 2014) ont depuis longtemps intégré à leurs recherches cette dimension intersubjective mise en relief par l'avantage épistémique dû à leur propre position de dominées. En intégrant pleinement la dimension relationnelle et émotionnelle de l'intersubjectivité comme une réalité ontologique de la recherche (en sociologie notamment), ces théoriciennes ont très largement rompu avec l'idée de l'objectivité neutre (Jaggar, 1997). À partir des connaissances produites par les épistémologies du point de vue situé et des sciences cognitives, cet article souhaite ouvrir une série de réflexions autour du saisissement de la notion d'avantage épistémique à travers le prisme de la théorie constructiviste des émotions (Ahmed, 2004 ; Barrett, 2017).

Introduction

L'émergence des théories féministes du point de vue situé depuis les années 1980 a permis aux sciences sociales, et à la sociologie en particulier, de trouver un point d'appui solide pour la défense du positionnement subjectif comme dimension indissociable de la production des connaissances. Ces théories ont offert la possibilité de repenser l'importance du contexte et de l'expérience au sein du positionnement dans la recherche. En reconnaissant, entre autres, l'influence des hiérarchies injustes et des rapports de pouvoir qui restent irrémédiablement enchevêtrés dans la production des savoirs scientifiques. Les nombreux travaux des théories du point de vue situé, des féministes noires (Hooks, Crenshaw, Hill Collins, etc.) aux féministes subalternes

(Spivak, Cusicanqui, etc.), se sont notamment construits en rupture avec les savoirs eurocentriques issu de la modernité. L'influence de la période coloniale sur la construction de cette modernité et donc sur le conditionnement axiologique de la production des connaissances « dites légitimes » a permis (et continue) d'asseoir l'épistémè de la culture occidentale, blanche et masculine, comme hégémonique. La contestation de ce point est fondamentale tant il semble impossible de penser le problème de la production des connaissances autrement qu'à l'intérieur de la catégorie « Occident » (Bouteljda, 2016), c'est-à-dire portant déjà en lui les germes idéologiques du colonialisme et du suprémacisme blanc. Aux procédés d'invisibilisation des réalités sociales telles que la race, le genre, la sexualité, le handicap, la nation, etc. sous-tend le truisme de l'objectivité en sciences. Les croyances associées à cette notion d'objectivité ont été bâties puis renforcés pendant la période coloniale par des présupposés anthropologiques qui maintiennent encore l'idée du contrôle de la raison sur le corps. Cette opposition entre cognition et émotions (Escobar, 2013) est une fable propagée depuis la Renaissance à partir d'une interprétation de l'idée cartésienne d'un dualisme des substances. En assumant une division stricte entre le corps et l'esprit, cette croyance a nourri les rapports de domination basés sur la race, le genre, la classe, la religion, le handicap, etc. De plus, en déclarant les émotions impropres au raisonnement scientifique, ce sont toutes les catégories non associées à la masculinité ou à la blancheur qui ont été discréditées, délégitimées voire exclues d'exercer en sciences.

Cette logique perdure encore aujourd'hui au sein du monde académique sur la base d'une narration coloniale où la croyance en cette objectivité joue les premiers rôles. À l'intérieur de cette dichotomie, l'émotion est considérée comme un parasite dont il faudrait se débarrasser pour accéder à la rationalité et finalement à l'objectivité. Plus qu'une simple déconstruction sémantique de la notion d'objectivité pure, cet article souhaite globalement rompre avec un mythe qui fonctionne toujours en sciences comme un outil de la colonialité du pouvoir (Quijano, 2007, p. 112.). L'apport d'une perspective constructiviste des émotions, issue des sciences sociales (Ahmed, 2004) et des neurosciences (Barret, 2017), peut servir d'appui à la déconstruction de ce mythe. Cette perspective participe, en outre, à confirmer un peu plus la justesse des intuitions épistémologiques et méthodologiques entamées notamment par les féministes noires et subalternes du point de vue situé. Les notions de concepts d'émotions (Barrett, 2017) et

de pratiques émotionnelles (Ahmed, 2004 ; Wetherell, 2012) réhabilitent le rôle des émotions comme une dimension indissociable de tout processus de recherche, les considérant comme le point de départ de toute intention ou action individuelle et collective. En résumé, sans balises émotionnelles ou concepts d'émotions pour interpréter le monde, des fonctions cognitives comme le raisonnement, l'imagination, la mémoire, la prise de décision ou encore le langage sont inopérantes (Damasio, 2005). Si les émotions sont considérées comme indissociables des processus réflexifs, comment l'objectivité pourrait être réalisée sans la prise en compte de cette dimension ? Si l'on tient compte du fait que les émotions n'existent culturellement et socialement qu'à travers la notion de concepts et de pratiques ; qu'elles sont interprétées au regard d'états physiologiques et vitaux spécifiques ; et que la construction neuronale à laquelle elles correspondent ne devient opérationnelle qu'à travers l'expérience, alors il est impossible d'évacuer la perspective située de toute démarche de recherche. Le but de cet article n'est pas de comparer les différentes positions théoriques du point de vue situé, mais plutôt de justifier, par le rôle et l'intervention des émotions, la validité ontologique d'un tel positionnement. Mon but n'est pas non plus d'informer sur les vécus des marges ou sur ce qui fonde socialement les déterminants de ces vécus, ce ne serait ni ma place, ni mon rôle et d'autres chercheuses ont déjà brillamment fait ce travail.

L'objectivité pure : garde fou du mythe occidental de la rationalité

La tribune des « 80 psychanalystes » parue dans *Le Monde* le 25 septembre 2019 contre la pensée décoloniale a fait écho, moins d'un an après, à « l'appel des 80 intellectuels » parue le 28 novembre 2018. Ces initiatives médiatiques issues largement du monde académique traduisent autant de la panique décoloniale¹ actuelle que de l'insécurité ontologique dont ont toujours historiquement été saisi les défenseur-es du *statu quo*. À l'intérieur de ces réactions contre la prise en compte de pratiques épistémologiques et méthodologiques situées, c'est bien la défense d'un privilège blanc à faire science et d'une revendication légitime à l'exercice de ce pouvoir qui est en jeu. L'esprit [des hommes et des femmes blanches] domine les corps [des femmes et des

¹ Voir les réponses dans le quotidien d'informations *Libération* :

1. https://www.liberation.fr/debats/2019/10/03/panique-decoloniale-chez-les-psychanalystes_1755259

2. https://www.liberation.fr/debats/2019/10/10/la-psychanalyse-est-le-contraire-de-l-exclusion_1756779

hommes racisées], c'est caricaturalement à travers la peur d'une inversion de ce rapport colonial qu'une mise en doute de la scientificité des positions théoriques féministes du point de vue situé se perpétue. Cette bataille idéologique ne date évidemment pas d'aujourd'hui mais elle s'inscrit toujours dans la défense d'un certain nombre de privilèges épistémiques qui ont fondés des manières de conceptualiser le monde social à la lumière du point de vue des dominants. En Occident, et à l'heure des médias de communication de masse et principalement de l'accès simplifié *via* Internet à une multitude de travaux scientifiques, il semble au moins questionnable de constater, par exemple, l'absence des représentant-es des théories décoloniales ou intersectionnelles (Gay et al., 2019) au sein des cursus universitaires en sciences sociales. En sociologie par exemple, si la pertinence d'étudier les travaux des « pères fondateurs » semble réelle (dès lors que ceux-ci se comprennent également au présent), pourquoi alors oublier *de facto* W.E.B Du Bois, sociologue et historien afro-américain, pourtant contemporain de Durkheim. Ces gommages dans la narration généalogique de la sociologie traduisent aujourd'hui de la permanence des rapports de domination dans les sciences et d'une défiance consommée à l'égard des perspectives issues des marges (Hooks, 2017 [1984]). Le monde académique n'existe pas en dehors du monde social, il en fait partie et reste traversé de la même manière par des rapports de pouvoir liés à la race, au genre, à la classe, au handicap, à la religion, etc. Omettre l'influence de l'expérience vécue dans la réflexion de ses propres pratiques et raisonnements, c'est perdre complètement de vue la marque subjective attachée à toute action et en définitive à tout processus de création scientifique. Cet extrait d'une entrevue télévisée² de Michel Foucault à propos de la sortie de son ouvrage *Les Mots et les choses* en 1966 résume toujours aussi bien l'impossible réalisation d'une neutralité axiologique en sciences :

« Avec quoi est-ce que nous pouvons nous connaître sinon avec notre propre connaissance ? Ce sont tous nos cadres mentaux, nos catégories de savoir qui vont nous permettre de nous connaître et si nous voulons connaître précisément ces catégories du savoir [...], il faut toute une torsion de notre raison sur elle-même pour la saisir ainsi comme un phénomène qui lui serait étranger. En quelque sorte il faudrait la retourner comme un doigt de gant ».

² Entrevue télévisée de Michel FOUCAULT par Pierre DUMAYET pour son livre "Les mots et les choses". Source : INA, 15 juin 1966.

Historiquement, ce sont bien les points de vue situés blancs et masculins qui ont fixé les modèles scientifiques de base qui permettent, à travers des pratiques et conceptualisations spécifiques, de penser les rapports sociaux à travers leur positionnalité³. Et l'instrumentalisation de la rationalité contre les émotions, à des fins de légitimation des savoirs, fait toujours autant référence à cette positionnalité occidentale, parfois même au sein de sa tradition la plus critique. Œuvrant à distinguer ce qui est ou n'est pas scientifique avec l'objectivité comme baromètre de toute chose, cette positionnalité s'est finalement muée en posture.

Une posture prête à produire des hiérarchies, des feuilles de route épistémologique préconstruites qui ont eu valeur de modèles, valeur implicite à se distinguer de l'Autre, contre l'Autre, c'est-à-dire contre toute forme de connaissance qui ne saurait employer ni manier le même Langage. Une grande partie de l'horreur coloniale a trouvé et trouve encore sa justification au sein de cette modalité épistémologique. Cet héritage continue d'avoir des impacts dans la construction des conceptualisations émotionnelles qui alimentent les rapports de domination. C'est donc par la mobilisation des théories constructivistes des émotions en psychologie, neurosciences et sociologie que je souhaite contester cette position.

L'empreinte cognitive et émotionnelle des modes de subjectivation

Resituer et requestionner l'importance épistémologique des émotions, c'est visé un territoire largement négligé autant par la sociologie classique que par les perspectives contemporaines. Les recherches sur les émotions en sciences sociales, éprouvent toujours autant de difficultés à intégrer le rôle de la cognition dans ses analyses (Bone, 2009). Certes, la peur d'une contamination de l'interprétation naturalisante des faits sociaux explique en partie ces difficultés. Mais des courants comme celui de la sociologie cognitive (Brekhus et Ignatow, 2019) reconnaissent la nécessité d'étudier la fabrique cognitive pour une meilleure compréhension sociologique de l'action humaine.

³ Le terme « positionnalité » est issu de théories entourant les politiques de localisation (*politics of location*) développées notamment par Adrienne Rich (2003), auteure s'inscrivant dans le courant postcolonial. La première occurrence du terme est associée à Linda Alcoff (1988) et peut se définir comme suit: « By “positionality” we mean a concept articulated by Linda Alcoff (1988) and others, namely that gender, race, class, and other aspects of our identities are markers of relational *positions* rather than essential qualities. Knowledge is valid when it includes an acknowledgment of the knower's specific position in any context, because changing contextual and relational factors are crucial for defining identities and our knowledge in any given situation. » (Maher et Tetreault, 1993, p. 118).

Désormais, l'étude des relations dynamiques entre le corps propre, le cerveau et l'environnement extérieur n'est plus exclusivement le terrain d'étude privilégié des neurosciences ou de la psychologie. Les neurosciences cognitives avaient, de longue date, ouvert une brèche pour expliquer socialement la construction du cerveau (Gazzaniga, 1990). Leslie Brothers parlait en 1990 de cerveau social mesurant à quel point l'environnement extérieur, c'est-à-dire le milieu social et culturel des individus, jouait en permanence sur le développement des structures cognitives. L'auteure définit le cerveau comme un organe social, en mettant notamment en avant le concept de plasticité. Le concept neuroscientifique de plasticité cérébrale postule d'une réorganisation constante, à l'échelle d'une vie, des réseaux de neurones en lien avec l'expériences vécue. L'ensemble de ces dispositions neurobiologiques ne peuvent manifester la complexité de leurs mécanismes qu'au travers de leurs contacts, leurs interactions avec l'environnement. Les arguments de Brothers se basent sur une appréciation de la nature émergente des significations et phénomènes culturels comme dépendants des activités communes du cerveau. L'expérience vécue et les connaissances issues de cette expérience restent tout autant attachées à l'idée vague qu'elles façonnent nos manières de voir et de faire, qu'à la construction quotidienne de nos facultés cognitives. On voit à travers ces quelques exemples que la conception d'une construction neuronale qui engage les émotions et la cognition ne saurait être définie à l'extérieur des sciences sociales. Pourquoi alors le milieu scientifique francophone occidental, hormis quelques initiatives ici et là en sciences cognitives ou en philosophie (Echeverri, 2019), reste particulièrement en rétif sur cette question ? Pourquoi ne pas s'intéresser aux émotions ? Comment celles-ci peuvent éclairer la question du positionnement en recherche ? Et plus particulièrement valider les propositions des théories du point de vue situé ? L'explication constructiviste des émotions permet, même en tenant compte des positions les plus essentialistes, de dépasser les binarités stériles entre nature et culture, émotion et raison et en définitive d'attaquer les fondements coloniaux d'une idée de l'objectivité. L'empreinte épistémique et la permanence narrative qui découlent de ces oppositions ont installé une série de croyances qui supportent, aujourd'hui encore, la continuation de hiérarchies sociales injustes. La race, le genre ou encore la classe sont rattachées à des concepts émotionnels bien spécifiques dans les sociétés occidentales. Le fait, par exemple, que les femmes soient, selon la croyance majoritaire occidentale, considérées

comme « hystériques » quand vient le moment de caractériser émotionnellement leur colère n'a rien de neutre. Elle permet en outre la justification d'une mise à l'index des positions incarnées par ces personnes sous le prétexte d'une absence de contrôle essentialisée de leurs émotions. L'interprétation émotionnelle d'une supposée « colère féminine » ou « colère noire » (Cose, 2011) prend sa source dans la culture et n'a strictement aucun rapport avec une origine neurobiologique. Une grande partie des conceptualisations servant à analyser les dynamiques du monde social repose toujours sur l'idée que penser et ressentir sont deux activités cérébrales distinctes.

Une grande partie des divisions de genre ou de race en Occident reposent sur cette opposition. À partir de cette fiction ontologique d'une séparation dans le cerveau (duquel d'ailleurs le corps propre est souvent considéré à part) de la cognition et des émotions survit la croyance d'une séparation biologique des mécanismes amenant à l'objectivité et la subjectivité. Les théoriciennes féministes décoloniales et intersectionnelles ont engagé depuis longtemps un mouvement de réappropriation de la narration en sciences. Il existe des connaissances qui contestent les croyances scientifiques œuvrant au maintien de la domination blanche et masculine. Au sein de cette bataille, la théorie constructiviste des émotions peut aider à lutter un peu plus contre la négation du réalisme subjectif des existences plurielles et majoritaires.

À la recherche des émotions

Avant d'aller plus loin, j'ai besoin de clarifier le choix de mes croyances scientifiques en matière d'émotions. Ce choix va conditionner l'orientation de ma démonstration et constituer le cœur de mon argumentaire. Ce dernier reposera principalement sur les analyses produites dans ces deux ouvrages : *How Emotions Are Made* (2017) de Lisa Felman Barrett et *The Cultural Politics Of Emotion* (2004) de Sara Ahmed⁴. Premièrement, j'utiliserai ainsi que le suggère Ahmed (et comme j'ai déjà commencé à le faire) presque exclusivement le terme émotions. Sentiments et affects sont englobés à l'intérieur de ce terme (quoique le dernier fasse l'objet d'un traitement spécifique lorsque j'arriverai à une explication neuroconstructiviste des émotions). Pour Ahmed, comme pour une partie des sciences cognitives, les émotions sont

⁴ Considérant les nombreuses références aux deux ouvrages mentionnés et par souci de clarté j'utiliserai ces acronymes pour les désigner : *HEAM* pour *How Emotions Are Made* et *TCPOE* pour *The Cultural Politics Of Emotion*.

intentionnelles, c'est-à-dire qu'elles portent sur des objets ou des situations. Elles sont toujours à propos de quelque chose (*TCPOE*, p. 7). Toutefois, cette relation aux objets n'est pas médiée au hasard et reste toujours associée à des valeurs. Les émotions forment un ensemble de pratiques qui puisent leurs sens, et sont performées, à l'intérieur de cadres sociaux, culturels, politiques, coloniaux, etc. Ne pas considérer cette relation, c'est oublier pourquoi elles existent. Ces pratiques émotionnelles sont également incarnées, et tirent leurs manières d'être et de faire, à travers des impressions (*TCPOE*, p. 6). Impressions nourries en continu par l'expérience vécue. Les traces fournies par cette dernière alimentent et enrichissent l'éventail des scénarios que le cerveau met en activité à chaque instant pour prédire nos actions. Et comme le rappelle Barrett, notre cerveau ne joue pas derrière notre dos pour agir, nous sommes notre cerveau. J'insiste sur ce dernier point, car il vient justifier de manière décisive le fait que par notre corps et l'activité intrinsèque du cerveau nous anticipons constamment nos manques ou nos besoins. La prédiction est l'une des opérations de base du cerveau (Clark, 2013). Ce jeu constant de prédictions relativise complètement la vision réactive et classique des émotions (en sociologie ou plus largement dans les sciences cognitives), et dont la mission première serait de nous renseigner face aux situations de notre environnement. Pour le dire plus simplement, d'autres mécanismes neurobiologiques sont en charge de cette supposée fonction réactive des émotions. Si les émotions sont toutefois bien intentionnelles, elles le sont conformément à certaines règles et normes (Hochschild, 1983) d'abord prescrites par le milieu culturel de référence. Mais elles ne sont pas non plus le fruit de déclenchements automatiques ou de réactions biologiques à des situations. À ce titre, je ne distingue pas, comme certain-es sociologues ou neurocognitivistes le font (Turner, 2000 ; Damasio, 2004), les émotions primaires (qui seraient biologiquement ancrées) des émotions secondaires (culturellement acquises). Cette division, à l'intérieur d'une perspective constructiviste, n'a pas lieu d'être. Il n'existe pas d'ailleurs, pour Barrett, d'inscription biologique des émotions, pas plus qu'il n'existe de régions du cerveau où elles resteraient tapies dans l'ombre en attendant d'être activées. Toutefois, j'ajouterai qu'il existe un consensus en neurosciences sur l'idée que du développement et de la construction d'un système cognitif fonctionnel dépendent les émotions. Nous interprétons émotionnellement notre environnement par l'intermédiaire de concepts définis culturellement. Toutefois, et c'est ici que la notion

d'affects rentre en jeu, nous ressentons constamment des sensations corporelles de plaisirs ou déplaisirs, d'intensités variables. Spinoza les appelait les affections du corps (L'Éthique, 2009 [1954], pp.354-355).

Les neurosciences les appellent intéroceptions. Certaines zones du cerveau sont actives lors des phénomènes émotionnels, le corps se met alors en mouvement, vous ressentez un inconfort ou non. Le cerveau, lui, tente de prédire à quoi correspond ce mouvement en puisant au sein des références passées, c'est-à-dire de l'expérience vécue. Ces sensations que nous ressentons au contact des variations de notre environnement et des signaux auxquels nos sens sont réceptifs se comprennent à travers l'intéroception. Pour reprendre les termes de Barrett : « l'intéroception est la représentation que fait notre cerveau de toutes les sensations provenant de nos organes internes et tissus, des hormones dans le sang et de notre système immunitaire » (*HEAM*, p.56). Notre cerveau prédit en permanence l'inconnu à partir de situations connues, ces prédictions prennent la forme de simulations qui rééditent nos mouvements et sensations. La simulation devient alors expérience vécue si l'effet de prédiction joué par la simulation confirme les signaux sensoriels extérieurs (*HEAM*, p.63). Le socle de ces prédictions repose sur l'information contenu dans nos expériences et bien entendu sur la manière que nous avons de les conceptualiser. Ainsi, se questionner sur la construction sociale des mots et des concepts associés aux émotions devient primordial pour la compréhension de ce phénomène. Les représentations et conceptualisations des émotions en Occident ne conviennent pas à toutes les cultures ni ne s'appliquent aux différentes situations de la neurodiversité. Sur la remise en question d'un universalisme des émotions, Lindquist et al. (2014) ont étudié le cas d'individus touchés par une maladie neurodégénérative appelée démence sémantique, qui concerne la perte progressive de la mémoire sémantique. Dans ce contexte, les mots et les concepts ne sont plus automatiquement associés à des objets. L'équipe de recherche leur a proposé une série de six images représentant des expressions faciales d'émotions, il leur fut impossible de ranger « correctement » les images dans les mêmes catégories d'émotions. Cette idée d'un universalisme des émotions reste périlleuse dans la mesure où elle peut amener à expliquer biologiquement des conceptions culturelles de la joie, de la peur ou encore de la tristesse (pour ne citer qu'elles) comme des réductions logiques des comportements de

certaines catégories. Les concepts d'émotions forgées par l'Occident portent en eux l'empreinte sexiste, raciste, capacitiste, etc. issue de la période coloniale.

Maintenir une compréhension réactive et instinctive des émotions, c'est courir le risque d'enrichir des narrations qui voudraient voir réduites certaines catégories à des comportements « animaux » et ainsi de perpétuer des hiérarchies essentialisées.

L'expérience vécue, premier outil épistémique de la recherche

« Dans le premier cas [en référence à la position défendue par Rose et Smith], il est considéré que toutes les femmes, de par le simple fait d'être femme, détiennent un privilège épistémique ; alors que dans le second [en référence à la position défendue par Hartsock], le privilège épistémique s'obtient par un processus de conscientisation collectif et féministe. » Espinola (2014, p.108)

L'opposition illustrée par cette citation renvoie à des perspectives différentes d'une activation ou d'une mobilisation par l'expérience de l'avantage épistémique. L'une des dimensions centrales lié à la notion de cet avantage réside dans la compréhension du rôle de l'expérience vécue dans et à travers les conditions de production des savoirs. Cette compréhension passe d'abord par une critique de l'objectivité scientifique classique. Considérant cette dernière non pas comme une donnée fixe, anhistorique et déconnectée de l'expérience vécue mais bien comme une construction en soi. À ce titre, les femmes, et les marges en général, sont plus à même de parler de leurs propres conditions d'existence que n'importe quelle autre catégorie ne le ferait pour elles. L'objectivité forte de Sandra Harding (2005) revendique cette position, Patricia Hill Collins insiste, elle, sur le fait que : « [...] le vécu des femmes noires sert de localisation sociale spécifique pour examiner des points de connexion entre différentes épistémologies » (2016, p. 410). La question de la production des connaissances est intimement liée à celle de l'accès à ces mêmes connaissances. L'accès permis *via* le partage d'expériences communément vécues, et liées à des positions sociales similaires, ne s'improvise pas. Ainsi, et à travers les concepts de proximité du vécu, d'empathie (Spivak, 1988) ou encore de communalité de l'expérience (Hill Collins, 1990) se dessinent des expériences émotionnelles, des pratiques qui font sens pour qui en maîtrise déjà les langages. Comme homme blanc, je n'ai jamais vécu ni de racisme ou de sexisme, et si je ressens de l'empathie à l'égard de proches ayant vécu ces situations, je ne peux fondamentalement pas être traversé par la même expérience émotionnelle. Les

concepts d'émotions correspondants à ces situations me manquent à vivre, les pratiques qui sont employées pour y faire face ne me collent pas à la peau, leur répétition et leur partage n'ont jamais fait partie de mon expérience ; je les ai toujours vécues de l'extérieur. Au-delà des questions d'accès aux savoirs, le positionnement des chercheur-es doit être discuté en permanence à partir de leur propre position et des privilèges dont ils et elles jouissent ou non. L'intersubjectivité revendiquée méthodologiquement par les théories féministes du point de vue situé se réalise également sur des bases cognitives et émotionnelles. Ainsi, à chaque histoire personnelle et position sociale correspond un appareillage émotionnel et des schémas cognitifs qui révèlent des rapports sociaux de pouvoir. Plus concrètement, la colère perçue en hystérie et dont je faisais mention plus haut est l'un des nombreux exemples de stéréotypes émotionnelles qui s'accrochent aux femmes. Cette assignation, Sara Ahmed l'illustre par le terme « collant »⁵ (*TCPOE*, p. 16), parce qu'il convient parfaitement à cette idée que les concepts d'émotions restent fermement accrochés aux individus et collectifs tout au long de leur construction sociale. Cela implique, entre autres, l'établissement de frontières entre les corps, à quelles catégories ils sont attachées et à quels concepts d'émotions, et en définitive quelles pratiques cela engendrent. D'une manière plus visuelle, la colère va être, par exemple, délimitée à une couleur de peau ; en termes cognitifs cela correspond à l'inscription de raisonnements, de schémas mentaux qui valident cette association créée à partir d'un visuel construit socialement.

Mémoire et cécité expérientielle

Comme je l'ai mentionné précédemment les concepts d'émotions agissent comme des récits et répertoires interprétatifs du monde social. Si les émotions ne sont pas réactives, mais correspondent bien à des interprétations du monde social, elles n'en sont pas moins liées aux fonctions cognitives humaines de base. Les simulations produites par le cerveau pour anticiper les signaux sensoriels provenant de l'extérieur font appel à la mémoire pour rechercher les meilleures réponses fournies par l'expérience vécue. Toutefois, le fait que nous partageons des propriétés cognitives communes, n'implique pas automatiquement que ces dernières se développent de la même manière. Le développement des potentialités et des expressions de facultés comme le langage, la

⁵ Traduction personnelle du terme "*sticky*"

mémoire ou le raisonnement n'ont de raison ou de logique qu'à l'intérieur d'une communauté de sens et de pratiques. En contexte capitaliste et colonial, une grande majorité des concepts et représentations renvoyant à la race, au genre ou la classe sont liés à des manières d'être et de faire négatives. Avec l'appui de relais médiatiques, institutionnels, etc., ces perceptions ont tendance à être internalisées par ceux et celles qui les subissent le plus. La mémoire joue un rôle actif dans ces processus d'internalisation ; la marque des souvenirs laisse des traces sur le soma. L'avantage épistémique est cognitivement et émotionnellement ancré à partir du réel vécu par les personnes en situation de domination. Les expériences passées sont autant d'informations qui permettent de documenter les sensations quotidiennes ressenties par les individus dans des situations régulières d'oppression. Plus concrètement, je ne pourrai pas réussir à identifier de situation sensorielle qui ne correspondrait pas à mon bagage expérientiel, du moins jusqu'aux limites permises de mon imagination. Comment ne pas parler dans de telles conditions d'un avantage à connaître par le vécu ? Mais si l'expérience du racisme, du sexisme ou du capacitisme produit ses effets sur le corps, elle doit être en priorité mise en relation avec les dimensions politiques, historiques, coloniales, culturelles, capitalistes du social. C'est à l'intersection de l'ensemble de ces dimensions que s'analysent la construction des situations marginalisées à partir desquelles peuvent émerger les modes de subjectivation décoloniale.

J'aimerais mobiliser un dernier concept issu des neurosciences qui supporte un peu plus encore la notion d'avantage épistémique. Il s'agit du concept de cécité expérientielle⁶ dont parle Barrett (*HEAM*, p. 26). Sa démonstration commence avec une image en noir et blanc qui ressemble à une addition de tâches dont j'ai du mal à reconnaître la forme. Je ne fais aucun sens de cette image, elle ne correspond en rien avec ce que j'ai déjà pu voir : je n'ai aucun concept à lui accoler. D'après Barrett donc, je vis, en relation avec ce nouvel objet, un état de cécité expérientielle. De prime abord, l'analogie peut sembler grossière, toutefois l'intérêt de cette comparaison réside principalement dans ce qu'elle nous apprend sur le fonctionnement du cerveau. Là encore, les mécanismes de reconnaissance d'objets, à partir des signaux sensoriels que nous éprouvons, sont essentiellement construits sur la base de nos expériences passées.

⁶ Il s'agit d'une traduction personnelle du terme "*experiential blindness*".

Évidemment, plus nous sommes confronté-es à des objets plus ces derniers feront partie de notre connaissance. Les pratiques émotionnelles se sont forgées chez les individus par la répétition et la confrontation à des concepts, scripts et narrations qui viennent tous de la culture.

Ces images des choses nous orientent dans la prédiction de ce que signifient l'expressions des fragments du corps (muscles du visage, l'amygdale, fréquence cardiaque, etc.), des sentiments et des pensées, des modèles d'interaction et des relations, des récits, etc.

Conclusion

La rencontre entre les théories féministes du point de vue situé et les théories constructivistes des émotions donnent à voir la notion d'avantage épistémique comme une dimension de base de la recherche. Le cœur de ma démonstration s'est principalement attaché à décrire les liens entre émotions, cognition et expérience pour la fondation d'un avantage épistémique. C'est à partir de ces liens que se fondent subjectivement les savoirs. Si l'expérience faite du monde par les individus s'inscrit irrémédiablement à l'intérieur de rapport de domination, l'influence de cette expérience structure singulièrement le fonctionnement des facultés cognitives. Les souvenirs issus de situations ou d'événements racistes, sexistes, capacitistes et les manières de raisonner, d'interpréter le monde deviennent possible à travers l'activation d'un répertoire culturel d'émotions. La construction de ces répertoires porte la marque du colonialisme. Les concepts d'émotions associés aux différentes catégories de l'intersectionnalité jouent à la fois comme un outil discret du contrôle social mais portent également en eux les conditions de possibilité de sororités et fraternités politiques transformatrices. Ainsi, analyser séparément les émotions des identités, c'est finalement perdre une partie de la constitution de ces identités. L'idée que les émotions soient nécessaires au bon fonctionnement de la mécanique cognitive humaine ne souffre aujourd'hui d'aucune contestation et valide encore un peu plus le réalisme ontologique incarné par la notion d'avantage épistémique. La connaissance générale de ces rapports et de leurs mécaniques s'inscrit dans une justification épistémologique des fondements émotionnels de l'idée d'un avantage épistémique. Avantage depuis longtemps revendiqué par les approches décoloniales et intersectionnelles, et dont les positions

subjectivistes continuent, aujourd'hui encore, d'être discréditées dans le monde académique et au-delà.

Bibliographie

- Ahmed, Sara. 2004. *The Cultural Politics of Emotions*. Abingdon, Oxon.
- Barrett, L. F. (2017). *How emotions are made: The secret life of the brain*. New York, NY: Houghton Mifflin Harcourt.
- Bone, John., *Beyond Biophobia: A Response to Jackson and Rees*, Sage Journals, *Sociology* 41(5), 2009, pp. 917-930.
- Brothers L. The social brain: a project for integrating primate behavior and neurophysiology in a new domain. *Concepts Neurosci.*, 1990, pp. 27-51.
- Bouteldaj, H. 2016, *Les Blancs, Les Juifs et nous : Vers une politique de l'amour révolutionnaire*, Éditions La Fabrique, Paris.
- Clark, A. 2013, Whatever Next? Predictive Brains, Situated Agents, and the Future of Action Choices. *Annual Review of Neuroscience* 33: 269-298.
- Cose, Ellis. 2011. *The End of Anger : A New Generation's Take on Race and Rage*. New York : HarperCollins.
- Coulthard, G. S. 2018. *Peau Rouge, Masques Blancs : Contre la politique coloniale de la reconnaissance*. Lux, Montréal.
- Damasio, A. R. 2005. *Spinoza avait raison : Joie et tristesse, le cerveau des émotions*. Paris: O. Jacob.
- Damasio, A. R. 1995. *L'erreur de Descartes, La raison des émotions*. Paris: O. Jacob.
- Echeverri, S. 2019. *Émotions (épistémologie de)*, dans *Dictionnaire des passions sociales* de A. v. Busekist, E. Cantarella, J. Elster, S. Holmes et G. Origgi, éditeurs, Presses Universitaires de France, Paris.
- Escobar, Arturo. 2013. « En el trasfondo de nuestra cultura: la tradición racionalista y el problema del dualismo ontológico », *Tabula Rasa*. Bogotá - Colombia, No.18: 15-42, enero-junio 2013.
- Fanon, Franz. 2009. *Peau Noire, Masques Blancs*, Paris: Éd. Points.
- Flores Espínola, A. 2012. Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du 'point de vue'. *Cahiers du Genre*, 53(2), 99-120. doi:10.3917/cdge.053.0099.
- Gay et al. 2019. Impensées théoriques et rapports de pouvoir : De la sociologie « classique » à la fabrication des invisibles, *Revue L'Esprit Libre*, Montréal.
- Gazzaniga, M. S. 1985. *The social brain: discovering the networks of the mind*. New York: Basic Books.
- Gordon, S. L. 1989. Institutional and impulsive orientations in selectively appropriating emotions to self. In D. D. Franks & E. D. McCarthy (Eds), *The sociology of*

emotions : Original essays and research and research papers, Greenwich, CT : JAI Press, 115-135.

Haraway Donna J. 2007. *Manifeste cyborg et autres essais*. Anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan. Paris, Exils.

Harding, Sandra. 2005. "Rethinking Standpoint Epistemology: What is "Strong Objectivity?" *Feminist Theory: A Philosophical Anthology*. Ed. Cudd, Ann E. and Robin O. Andreasen, Oxford: Blackwell Publishing.

Hill Collins, Patricia. 2016. « L'épistémologie féministe noire ». Dans *La pensée féministe noire: savoir, conscience et politique de l'empowerment*, 383-412.

Hochschild, A. R. 2003. Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale. *Travailler*, 9(1), 19. URL : www.cairn.info/revue-travailler-2003-1-page-19.htm

hooks, bell. 1995. *Killing Rage: Ending Racism*. New York: H. Holt and Co.

hooks, bell. 2017 [1984]. *De la marge au centre : théorie féministe*. Traduction Noomi B Grüsig ; Préface Nassira Hedjerassi, Paris : Cambourakis.

Jaggar, Allison. 1997. « Love-Knowledge: Emotion in Feminist Epistemology » dans Kemp et Squires, *Feminisms*, Oxford University Press.

Kim, J. S. 2013. *On Anger : Race, Cognition, Narrative*. University of Texas Press, Austin.

Lindquist et al. 2014. Emotion Perception, but Not Affect Perception, Is Impaired with Semantic Memory Loss. *Emotion* 14 (2): 375-387.

Lorde, Audre. 1984. *Sister/Outsider: Essays and Speeches*. Trumansburg: Cross Press.

Quijano, Aníbal. 2007. « « Race » et colonialité du pouvoir ». *Mouvements* n° 51 (3): 111-18.

Ragin, C. C., Fiss, P. C. 2017. *Intersectional inequality: race, class, test scores, and poverty*. Chicago, IL: The University of Chicago Press.

Spinoza, B. 2009. *L'Éthique, Trad. du latin par Roland Caillois. Introduction de Roland Caillois*, Paris, Collection Folio essais (n° 235), Gallimard, Paris.

Spivak, Gayatri. 1988. « Can the Subaltern Speak? » dans Cary Nelson et Lawrence Grossberg (dir.). *Marxism and the Interpretation of Culture*. Champaign, University of Illinois Press : 271-313.

Turner, J. H. 2000. *On the origins of human emotions : a sociological inquiry into the evolution of human affect*, Stanford, Stanford University Press.

Wetherell, Margaret. 2012. *Affect and Emotion: A New Social Science Understanding*. London: Sage.

Wilkins A., Pace J. (2014) Class, Race, and Emotions. In: Stets J., Turner J. (eds) *Handbook of the Sociology of Emotions: Volume II. Handbooks of Sociology and Social Research*. Springer, Dordrecht.